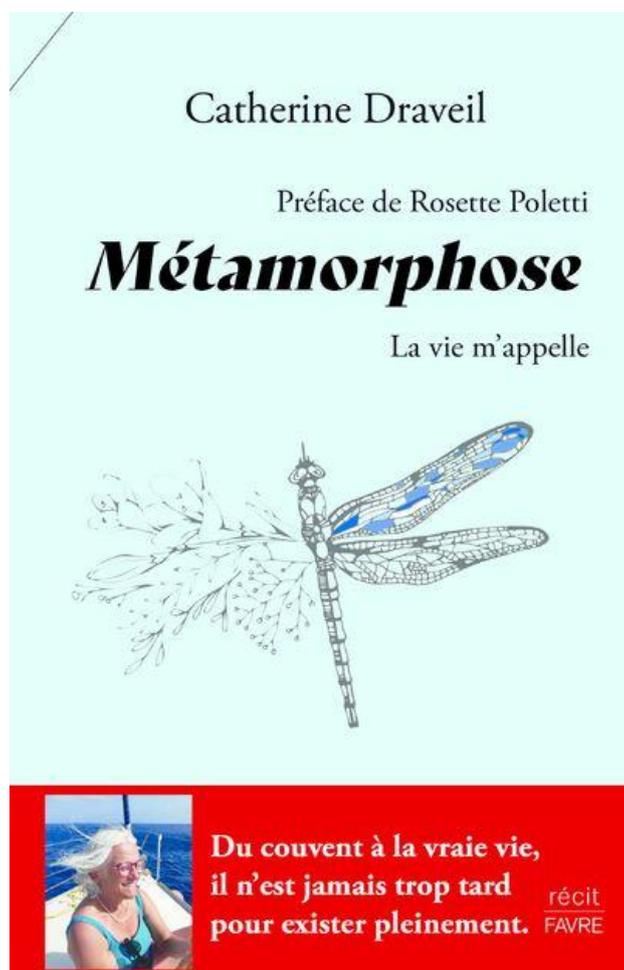


# Échange avec Catherine Draveil : « Métamorphose : Du couvent à la vraie vie. »

Très intéressant !!!

<https://youtu.be/MFpBjOpFw2w>



Quarante ans dans un cloître, en habit de religieuse, en prières et silence. A 63 ans, Catherine Draveil demande au Vatican de la relever de ses vœux. Requête acceptée. Elle a désormais 71 ans, est mariée à Yves, a visité Venise, saute en parachute, pratique le rafting et la percussion dans un orchestre.

Et elle écrit. *Métamorphose* aux Editions Favre sort en librairie cette semaine. Récit d'une vie, de cette enfance parfois heureuse souvent difficile. Famille catholique rigoriste. Elle est prédestinée à être religieuse. Elle le sera. S'émancipera, enverra paître cette mère supérieure qui annihile les états d'âme des jeunes nonnes à coups de psychotropes. On reviendra là-dessus.

Retour à Lyon et les jours heureux. Chopin nous accueille. Yves le violoniste est au piano. Catherine est pimpante, un peu fébrile aussi. Parler à des journalistes, elle ne sait pas le faire. On la rassure. Pas d'interview mais une conversation. Elle se fera en partie à table. Yves le mélomane est aussi fin cuisinier: un tajine est servi. «Vous savez, nous dit Catherine, j'en suis à la post-adolescence dans mon autre vie. Tout me ravit, me surprend.» L'autre soir, des casseurs en marge d'une manifestation contre la réforme des retraites ont brisé le mobilier urbain de la rue. Elle a presque trouvé cela drôle quand toute la copropriété s'indignait.

### **«Un nouveau champ d'émotions»**

Comme une ado, elle brise les barrières, se contrefiche du qu'en-dira-t-on. Sitôt sortie du couvent, elle rencontre Bruno. Visite du Musée d'Orsay, invitation dans sa maison de campagne, randonnée en montagne. «J'étais curieuse de découvrir un nouveau champ d'émotions dont j'avais été privée. Pour valider physiquement le tournant de mon existence, je ne voulais plus conserver ma virginité. Une cousine m'a expliqué certaines choses», confie-t-elle sans fausse pudeur. Bruno lui dit qu'il se voit mal «coucher avec une ancienne bonne sœur.» Le couple passera tout de même à l'acte dans un chalet des Hautes-Alpes. «Ça s'est fait naturellement. J'ai pris conscience ensuite des tabous qui ont généré tant de complications dans ma vie.»



Catherine Draveil qui, après quarante ans de cloître, a quitté les ordres et s'est mariée. Lyon, le 24 avril 2023. — © Eddy Mottaz / Le Temps

Et puis surgit Yves rencontré sur internet. Ils aiment tous deux le peintre Pierre Soulages, ont beaucoup en commun. Elle s'installe chez lui à Lyon, ils se marient en janvier 2022 dans l'intimité à la mairie. Pas à l'église. Catherine ne prie plus, ne suit plus les offices. Elle dit: «Dieu me fiche la paix, il veut juste que je sois heureuse, il m'en donne les moyens. Il m'accompagne pour faire mes choix de vie, ne me demande pas d'aller à la messe.» Sa pratique de la foi ne fut pas toujours aussi libérale.

Versailles dans les années 1950. Une famille catholique traditionaliste. Dix enfants. Le père est ingénieur à EDF. Aisance financière, on va aux sports d'hiver. Dieu est partout et la maman juge que toute bonne famille doit lui donner un enfant sur trois: curé, moine ou carmélite. Lorsque le concile Vatican II prône en 1965 l'ouverture au monde, la famille va vivre de plus en plus en vase clos. En mai 1968, Paris s'embrase. Les Draveil fuient. Ils craignent la prise du pouvoir par les communistes. Refuge en Suisse chez les cousins bernois qui possèdent un chalet à Engelberg.

## Un monde cloîtré, loin des dangers

Catherine a été, à l'âge de 6 ans, victime d'attouchements de la part d'un garçon de 16 ans. Elle le dit à sa mère qui la croit mais lui enjoint de tout oublier et de se méfier des garçons. L'enfant reste seule avec sa douleur et ses peurs. Les conséquences sont énormes: «Ces attouchements ont fait exploser mes cadres sécuritaires. Devenue adulte, j'avais besoin de repères. J'ai décidé d'entrer dans un monde cloîtré, loin du monde et de ses dangers.» En attendant, elle est ado rebelle, passe un bac philo au grand désespoir de ses parents, s'inscrit en médecine. «Tu feras des stages en gynéco, on t'obligera à pratiquer des avortements», peste sa mère.

Quatre années de médecine, et puis ce sentiment de vulnérabilité qui la rattrape, l'étreint, enfle. Elle entre au cloître, porte le nom de Marie Pia. Le cadre la rassure, le rythme de vie aussi. Elle reçoit un martinet «pour me donner la discipline.» Cinq heures de prière par jour, messe en grégorien, offices en latin, lit en fer blanc et crucifix dans la cellule. Le dimanche, un peu de marche, des parties de volley-ball. Une clôture matérielle aggravée par la mainmise sur les esprits de mère Edith, la supérieure. Lui dévoiler ses pensées, ses ressentis une fois par semaine. Si une sœur est un peu agitée, mère Edith prescrit des neuroleptiques tout en laissant croire qu'il s'agit là de gouttes homéopathiques. L'infantilisation insupporte Marie Pia. Burn-out, expatriation dans d'autres monastères puis abandon des vœux. Elle sort de l'enclos, vit l'autre vie «en éphémère créature du vent».